

## Communication de Monsieur André MARKIEWICZ



Séance du 4 juin 1999



A propos d'une Reliure  
de la Bibliothèque Municipale de Nancy :

Le bibliophile italien Gian Federico Madruzzo  
(1531-1586)

### Histoire d'un livre

Si reconstituer le parcours d'un livre s'apparente souvent à une enquête policière, il conviendrait de situer le début de notre récit au prieuré de l'Ordre de Saint Benoît de Flavigny sur Moselle.

Sous l'impulsion des prieurs successifs, Dom Charles Cachedenier de Vassimont (1712-1733) puis Dom Remi Ceillier (1733-1761), ce monastère se mue en une ruche laborieuse qui veut rivaliser avec les grandes abbayes de la Congrégation bénédictine de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe. Dom Vassimont, qui a appelé de Moyenmoutier auprès de lui en 1725 Dom Ceillier comme coadjuteur avec future succession a fait construire une bibliothèque pour le couvent. Pour la meubler, il envoie le jeune religieux acheter en 1728 à Bar-le-Duc la collection de livres vendus par les héritiers de Nicolas Vassart soit 1.200 volumes dont près de 300 in-folio aux armes du bibliophile lorrain pour un coût de 2.500 livres.

Dom Remi Ceillier poursuivit, au cours de son priorat, l'œuvre de Dom Vassimont en faisant à plusieurs reprises " grande emplette de livres " avec " ses propres revenus ", ce qu'il raconte dans ses Mémoires pour servir à l'histoire de Flavigny conservées aux Archives Départementales de Meurthe-et-Moselle .

Il fallut cependant attendre 1791 et la confiscation des bibliothèques ecclésiastiques pour avoir une idée précise du contenu de la bibliothèque de Flavigny. L'inventaire réalisé le 20 juin 1791 par les commissaires bibliographes fait état de 2.722 ouvrages formant 4.565 volumes. Pour la petite histoire, les moines ont réussi à mettre à l'abri quelques titres puisque l'inventaire mentionne 225 livres fantômes remplacés sur les rayonnages par des planchettes astucieusement recouvertes de bāsane. Parmi les ouvrages saisis, nous nous arrêterons sur le n° 491 de l'inventaire qui porte bien évidemment l'ex-libris *Ex Bibliotheca Sancti Firmini Flaviniacensis* et sa date d'acquisition 1740. Il figure désormais dans la Réserve précieuse de la bibliothèque municipale de Nancy sous la cote Res. 494.

Il nous faut, avant de parler de la couverture de ce livre, d'abord dire quelques mots de cet ouvrage intitulé *L'Horloge des princes*, qui fut incontestablement un des "best-sellers" de la littérature politique du XVI<sup>ème</sup> siècle.

Son auteur, Antonio de Guevara (1480 ? -1545), moine franciscain, orateur réputé devenu prédicateur royal, conseiller et chroniqueur de Charles Quint avant de se voir offrir le siège épiscopal de Guadix (1529) puis de Mondonedo (1536), a conçu, en brillant courtisan, le dessein d'offrir à son souverain un traité du prince chrétien idéal. Une première édition parut en 1528 sous le titre du *Livre doré de Marc-Aurèle* avant d'être amplement remaniée et publiée l'année suivante sous le nouveau titre *Relox de principes ou L'Horloge des princes*. Coïncidence ou air du temps, la même année était imprimé à Venise le *Courtisan* de Baldassare Castiglione.

*L'Horloge des princes* rencontra un succès immédiat dans toute l'Europe. On lui connaît, en effet, 33 éditions espagnoles et pas moins de 58 traductions dont une première en français dès 1531.

Notre ouvrage est une nouvelle traduction française réalisée en 1555 et imprimée par Guillaume Le Noir, libraire et relieur juré installé rue Saint-Jacques à Paris à l'enseigne de la Rose blanche couronnée.

Un dernier mot sur *L'Horloge des princes*. L'ouvrage est resté célèbre, au moins, pour un emprunt. C'est dans ce recueil que La Fontaine y puisera le célèbre apologue du paysan du Danube "Il ne faut point juger des gens sur l'apparence".

Intéressons nous maintenant à la luxueuse reliure qui pare ce livre. Réalisée à Paris au XVI<sup>ème</sup> siècle, plus précisément en 1555, soit tout de suite après la parution de cette nouvelle traduction de *L'Horloge des princes*, cette reliure en veau brun comporte un très riche décor doré.

Ce décor est composé d'entrelacs, ornement constitué de cordons ou de lanières qui se croisent et s'entrelacent, de cartouches (ou cuirs), élément décoratif en forme de rouleau de papier partiellement déplié et de motifs floraux sur un fond pointillé d'or. Un vernis noir a été appliqué pour colorer les bandes et faire ressortir plus nettement les entrelacs sur le fond de veau fauve. Des cires de couleur - des traces sont encore visibles sur le plat inférieur - rehaussaient les armoiries.

Le dos à 6 nerfs est lui aussi décoré avec un fer à double rinceau de feuillage répété dans les entre-nerfs. Il porte en tête le titre et la date de 1555 en queue. Enfin, les tranches du volume sont dorées et ciselées (ou antiquées).

Au centre de chaque plat, entouré d'une guirlande de petits fers azurés, un écu ou plutôt une targe, porte les armoiries des Madruzzo fixées depuis le milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle comme suit : écartelé, aux 1 et 4 d'argent à trois bandes d'azur (Nanno devenu Madruzzo) ; aux 2 et 3 de sable, à une montagne d'argent chargé d'un chevron de gueules (Sparrenberg ; armes parlantes, Sparren = marches ou chevrons, Berg = mont) ; sur le tout de gueules à un gonfanon de trois pièces d'or (Madruzzo antique ou Madruz).

### **Histoire d'une famille**

Ces armes rappellent l'origine des Madruzzo, seigneurs de Denno, de Nanno et de Madruzzo et les liens de cette maison, avec l'union en 1512 du fondateur moderne de la famille Giovanni Gaudenzio avec Eufemia de Sparrenberg.

On peut même en toute certitude être beaucoup plus précis et attribuer cette reliure à Giovanni Federico Madruzzo dont le nom apparaît désormais régulièrement à côté de ceux des grands bibliophiles du XVI<sup>ème</sup> siècle.

Si le XVI<sup>ème</sup> siècle fut, en effet, le siècle des imprimeurs et relieurs parmi les plus talentueux de l'histoire, il fut aussi le siècle des bibliophiles humanistes, grands collectionneurs de textes anciens et de somptueuses reliures.

Quelques souverains montrèrent en cette voie l'exemple, à commencer par les rois de France, François Ier et surtout Henri II qui associa dans cette passion son épouse Catherine de Médicis et sa maîtresse Diane de Poitiers. Ils furent concurrencés voire parfois surpassés à travers l'Europe par de riches personnages, négociants, banquiers ou diplomates liés aux Etats, aux administrations et aux armées naissantes. Au premier rang de ces collectionneurs, il convient de citer, " le prince des bibliophiles ", Jean Grolier (1479-1565), trésorier du roi pour les guerres d'Italie dont près de 500 volumes sont parvenus jusqu'à nous sur une bibliothèque riche d'environ 3.000 ouvrages. Mentionnons aussi Thomas Mahieu

(vers 1520 - vers 1588), secrétaire de Catherine de Médicis, trésorier de France dont nous connaissons quelques 90 reliures, Antoine Perrenot, cardinal de Granvelle (1517-1586), l'homme de guerre Louis de Sainte-Maure, marquis de Nesle, Jacques de Malenfant, aumônier de Marguerite d'Angoulême, le banquier allemand Marcus Fugger (1529-1597), l'anglais Thomas Wotton (1521-1587), le riche collectionneur brugeois Marc Laurin (1530-1581) ou encore le magistrat Jacques-Auguste de Thou (1553-1617), connu pour sa collection de reliures à la fanfare.

A cette liste non limitative, en retrait par rapport à ces grands noms parce que doté de moyens plus modestes, il convient désormais d'associer le nom de Gian Federico Madruzzo.

Des études récentes de Paul Culot et Francesco Malaguzzi, rassemblant les éléments épars d'une collection dispersée ont contribué à éclairer cette figure encore quelque peu énigmatique et à réintégrer Gian Federico Madruzzo dans cette galerie de grands bibliophiles.

Si Gian Federico Madruzzo est resté longtemps absent des études italiennes, inconnu des spécialistes de l'histoire de la reliure en Italie, il n'en est pas moins issu d'une famille patricienne du Trentin, célèbre depuis le milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle et qui a marqué l'histoire de l'Italie.

Pas moins de quatre membres de la famille Madruzzo ont, en effet, occupé de manière ininterrompue de 1539 à 1658, soit plus d'un siècle, le siège de prince-évêque de Trente, les trois premiers accédant de plus au cardinalat.

On connaît, certes d'autres exemples d'Etats ecclésiastiques héréditaires à commencer par les évêchés rhénans où se succédèrent du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>ème</sup> siècle quelques familles de la chevalerie d'Empire, véritable noblesse d'Eglise, dont l'un des plus illustres lignages fut celui des Metternich.

La situation est cependant suffisamment originale pour être notée. Le premier à occuper le siège tridentin fut l'oncle de Gian Federico, Cristoforo, évêque en 1539. Personnage puissant, il fut aussi gouverneur de Milan et accueillit dans sa ville de 1545 à 1563 le célèbre concile de Trente. Nul doute qu'il mit au service de sa famille son influence et ses relations. Il parvint ainsi à faire nommer en 1567 sur son siège d'évêque de Trente son neveu, le frère de Gian Federico, Ludovico, qui exerça cette charge jusqu'à sa mort en 1600. Lui succéda de 1600 à 1629 Carlo Gaudenzio qui n'était autre que le deuxième fils de Gian Federico. Enfin l'un des petits-fils de Gian Federico, Carlo Emanuele, seul des quatre à ne pas avoir obtenu la pourpre cardinalice, fut évêque de Trente de 1629 à 1658.

C'est uniquement l'absence de proche descendant mâle qui empêcha définitivement la poursuite de cette dynastie ecclésiastique, en 1658 le nom de Madruzzo s'éteignait.

Pendant plus d'un siècle néanmoins les évêques de Trente et leur famille jouèrent un rôle de constructeurs, de mécènes et de protecteurs des arts et des lettres. Une récente exposition a permis de mettre en lumière ce soutien. Ainsi, par exemple, la bibliothèque communale de Trente possède plus de 250 éditions dédiées aux Madruce, dont au moins une, la Leonora de Giuseppe Betussi est dédiée en 1557 à l'"Illustriss. Signore. Il S. Gio. Federigo Madruccio".

### **Histoire d'un homme de cour**

Lorsqu'ils n'embrassent pas des carrières ecclésiastiques, les Madruzzo se destinent tout naturellement au métier des armes ou à sa continuation, la diplomatie. Le destin de Gian Federico Madruzzo va se jouer entre ces deux options.

Né en 1531, fils aîné de Nicolo Madruzzo (1507 ?-1572), seigneur de Nanno, homme de guerre au service des Habsbourg contre les Français et d'Hélène de Lamberg, Jean-Frédéric est d'abord destiné à l'Église. Pourvu d'un canonicat à la cathédrale de Trente, il est envoyé pour ses études avec son frère Ludovic, le futur cardinal, à Louvain et Paris. Il renoncera en 1548 aux bénéfices ecclésiastiques pour mener une carrière laïque et militaire, en réalité un mélange d'épisodes guerriers et de charges diplomatiques et courtisanes. Il a déjà accompagné en 1547 son oncle, le cardinal Cristoforo à la Diète d'Augsbourg avant de se trouver en 1551 à Vienne, à la cour impériale.

En 1552, la flotte turque menace la région napolitaine. Gian Federico embarque avec son frère Giorgio, à la place de leur père, pour une expédition de police des mers. Il est fait prisonnier par les Turcs. Grâce aux bons offices de l'oncle Christophe, Jean-Frédéric et son frère vont servir de monnaie d'échange. Les Turcs les cèdent aux Français. Pendant 2 ans, de 1554 à 1556, Jean-Frédéric est emprisonné au donjon de Vincennes avant d'être libéré, lors de la trêve de Vauxelles, en échange de François d'Andelot, neveu du connétable de France Anne de Montmorency et frère de Gaspard, amiral de Coligny, tombé aux mains des troupes impériales et emprisonné à Milan.

L'épisode parisien est capital pour notre récit, c'est en effet, pendant ces 2 années de captivité que Jean-Frédéric, au contact d'autres prisonniers bibliophiles, va développer sa passion pour les reliures.

En 1557, toujours grâce à l'entremise de l'oncle cardinal, une nouvelle phase s'ouvre dans la vie de Gian Federico Madruzzo. Portant désormais les titres de comte d'Avi et de marquis de Soriano, il épouse le

1<sup>er</sup> octobre à Pavie Isabelle de Challant, fille de René de Challant, seizième et dernier maréchal de Savoie, gouverneur du duché d'Aoste. Un petit scandale a failli compromettre l'union des deux familles. Jean-Frédéric est, en effet, fiancé à la fille aînée Philiberte, mais cette dernière s'enfuit, la veille de la noce, avec un valet séducteur. Elle est prestement déshéritée au profit de la cadette et Jean-Frédéric épouse finalement Isabelle de Challant. Ce mariage ouvre de nouveaux horizons aux Madruzzo, hors du Trentin en apportant à Gian Federico, outre le comté de Challant, à la mort de son beau-père, des biens au Piémont et en Savoie (château d'Issogne) et aussi en Lorraine (baronnie de Beaufremont).

La carrière de Gian Federico Madruzzo s'effectuera désormais au service du duc de Savoie, Emmanuel-Philibert. Il est nommé colonel de la milice du duc de Savoie en 1562, l'année où Emmanuel-Philibert fait le choix de l'Italie en transférant sa capitale de Chambéry à Turin.

En 1569, lorsque Emmanuel-Philibert restaure l'ordre prestigieux de l'Annonciade, il fait de Jean-Frédéric l'un des chevaliers de cet Ordre.

Désormais les reliures de Gian Federico Madruzzo comporteront ses armoiries entourées du collier de l'Ordre de l'Annonciade, élément qui a permis de conforter l'attribution de la collection de reliures retrouvées à Gian Federico Madruzzo puisqu'il fut le seul Madruzzo titulaire de cet Ordre.

En 1574 s'ouvre une troisième et dernière période dans la vie de Gian Federico Madruzzo, la période romaine. Elle coïncide avec une détérioration des relations conjugales. Nommé ambassadeur du duc de Savoie auprès du Saint-Siège, il part pour Rome, seul, sans son épouse généralement décrite comme hautaine, capricieuse et dépensière, mais avec certains de ses livres. En 1581, couronnement de sa carrière, il devient le représentant de l'empereur d'Allemagne Rodolphe II toujours auprès du pape.

Il meurt à Rome en 1586. Malgré ses déboires matrimoniaux, il eut 9 enfants, 3 garçons dont le futur cardinal Carlo Gaudenzio et Ferdinand dont nous reparlerons et 6 filles.

Nous possédons de lui quelques portraits. La National Gallery de Washington conserve aujourd'hui un tableau peint par Giovanni Battista Moroni (1520/24 - 1578) qui montre un jeune courtisan - il a environ 20 ans - revêtu d'un long manteau sans manches qui serait, d'après les spécialistes du vêtement, l'habit d'un capitaine. On remarque le port altier, la silhouette austère, le regard assez froid et la présence, prémonition ou mode picturale, d'un livre à la main. Un autre portrait nous fait découvrir Gian Federico dans la pleine maturité de la cinquantaine, en

riche habit de dignitaire, image d'un ambassadeur qui n'a pas renié son passé d'homme d'armes, pour preuve la présence de l'épée et plus encore d'une bourguignote dans l'angle inférieur gauche. Le regard a conservé la même sévérité expressive.

A en croire Francesco Malaguzzi, les contemporains de Jean-Frédéric Madruzzo ont balancé entre deux jugements à son égard, pour les uns, à savoir les Valdôtains, dominaient chez lui la vénalité et la francophobie, pour les autres, les Trentins, il fut une victime de son épouse. Ce n'est que plus tard que justice lui fut rendue. Vigilio Vescovi, un agent des Madruzzo, le décrivait ainsi en 1638, soit 50 ans après sa mort : "le plus rare et noble esprit, le plus courtois Cavalier qu'il se puisse imaginer au monde,... très versé dans tous les arts libéraux comme sa bibliothèque d'Issogne le manifeste, grand musicien et mathématicien, orateur très éloquent..." .

On peut évidemment mettre en doute le désintéressement des louanges tressées par un courtisan proche des Madruzzo, il n'en est pas moins vrai que l'image transmise à la postérité est plutôt celle d'un humaniste lettré, polyglotte et amateur d'art, qui correspond assez bien au portrait de l'homme idéal tracé par Antonio de Guevara, "docte en la langue latine, éloquent en la vulgaire et ès histoires bien fondé, en la langue grecque expérimenté et à chercher et visiter livres, curieux et très diligent". Une phrase reprise en titre par F. Malaguzzi résume ce portrait "Regiam sibi bibliothecam instruxit in oppido suo Issognio" .

Arrivé à ce stade de notre propos, on pourrait légitimement se poser la question de l'éventuel lien d'un homme qui navigue entre Trente, le Val d'Aoste et Rome avec la Lorraine et s'interroger sur les raisons de la présence d'un livre de sa librairie à la bibliothèque de Nancy.

Le chaînon qui fait le lien me semble se trouver à Beaufremont . On a vu que cette baronnie située aux confins du duché de Bar, entre Neufchâteau et Contrexéville, à quelques kilomètres de Châtenois et à deux lieues de la Mothe, faisait partie de l'héritage d'Isabelle de Challant.

L'histoire de cette baronnie qu'il serait trop long de rapporter ici et qui a fait l'objet de l'étude d'un érudit du siècle passé, l'instituteur Chapellier nous apprend que dès le XV<sup>ème</sup> siècle les barons de Beaufremont nouèrent des alliances matrimoniales au-delà du Jura, avec la Savoie et la Suisse, avec les comtes d'Arberg et de Valengin ou avec les comtes de Neuchâtel. L'extension des liens au XVI<sup>ème</sup> siècle à cette illustre famille du Piémont au service de la maison de Savoie, les Challant, apparaît comme la suite logique d'une stratégie politico-matrimoniale. C'est aussi de la sorte que se renforçait la noblesse lorraine, qui accueillit ainsi parmi ses membres, en tant que barons de Beaufremont, Jean-

Frédéric de Madruce et son beau-frère, Joseph de Tornielle, l'époux de Philiberte de Challant rétablie par testament dans ses droits après le scandale évoqué plus haut.

Même si l'on ne peut dater avec précision les passages de Jean-Frédéric de Madruce à Beaufremont, ils eurent lieu, à preuve l'implantation dans cette paroisse de la dévotion de saint Grat, évêque d'Aoste, vers 1570 :

“Le comte de Madrusse, aïeul de madame Charlotte de Lenoncourt, abbesse d'Epinal, revenant d'Italie et entendant parler des prodiges de saint Grat dans la Savoie, passa par le Piémont, visita le tombeau du saint, obtint de ses reliques qu'il rapporta dans sa chapelle de Boffromont, voua à saint Grat sa terre dudit lieu, et voua aussi une procession solennelle chaque année.”

Un des fils de Jean-Frédéric de Madruce, Ferdinand-Gabriel, comte de Challant, baron de Beaufremont, s'établit en Lorraine, servit dans les armées du duc Charles III et devint conseiller d'Etat et grand chambellan du duc. C'est à ce titre qu'il fut désigné par Henri II parmi les organisateurs des cérémonies de la pompe funèbre de Charles III. Chef des cérémonies temporelles, “Gabriel Ferdinand de Madruce, comte d'Ave” [sic] apparaît à de nombreuses reprises dans le “Discours des cérémonies, honneurs et pompe funèbre faits à l'enterrement du Très-Hault, Très-Puissant et Sérénissime Prince Charles 3” de Claude de la Ruelle et figure sur les planches gravées en 1611 par Brentel, notamment dans le cortège où il porte la grande clef dorée.

La famille de Madruce figure désormais parmi les maisons de l'ancienne chevalerie de Lorraine recensée comme telle dans les principaux nobiliaires lorrains, Callot, Husson l'Ecossois, Dom Pelletier ou encore Bermann qui la cite en 1763 parmi les 291 maisons qui composent sa liste. De nouvelles alliances se nouent avec de grands lignages lorrains, à preuve la descendance des Madruce en Lorraine. Ferdinand ayant épousé Bonne de Livron, fille du baron de Bourbonne, en eut une fille, Charlotte-Chrétienne de Madruce qui épousa Charles de Lenoncourt, seigneur de Serres.

Le fait que Ferdinand de Madruce soit beaucoup plus connu dans l'histoire de la Lorraine que son père explique aussi, sans doute, que pendant longtemps les conservateurs de la bibliothèque municipale, mes prédécesseurs, ont attribué cette reliure à Ferdinand de Madruce - une mention en ce sens figure encore à l'intérieur du volume - alors qu'elle porte avec sa date de 1555 témoignage du séjour de Jean-Frédéric à Vincennes.



## Histoire d'une bibliothèque

Reconstituer l'histoire de la bibliothèque de Jean-Frédéric de Madruce n'est pas chose aisée. Principalement installée au château d'Issogne, après la mort de René de Challant, partiellement transférée à Rome pendant sa légation auprès du Saint-Siège, elle fut progressivement dispersée au gré des successions.

Les études récemment menées ont permis de retrouver et d'identifier à ce jour 39 reliures ayant appartenu à Jean-Frédéric de Madruce. Quelques-unes sont conservées dans des collections publiques ; une dizaine sont passées en vente publique dans les dernières décennies à Londres, Paris (notamment en 1954, 1981 et 1988) ou Rome (1997) ; la plupart sont aujourd'hui en mains privées, en Angleterre, aux États-Unis, en France ou en Belgique (3 reliures à la Bibliotheca Wittockiana à Bruxelles). La reliure nancéienne est une quarantième pièce à verser au dossier, pièce qui présente, nous le verrons, un certain nombre d'originalités.

La collection, très majoritairement composée de reliures à décor (34 sur 40), le plus souvent luxueux, offre une grande variété de types selon les époques, les lieux et les ateliers de production.

L'origine des reliures n'est pas toujours évidente à établir, nos connaissances sur les différents artisans qui alimentaient le marché européen sont encore trop fragmentaires, et pour compliquer le tout, il est probable que Jean-Frédéric de Madruce a, plus d'une fois, fait frapper ses armoiries postérieurement à l'acquisition de livres déjà reliés et décorés.

Une autre singularité de la collection de Madruce tient à la présence d'une forte proportion de reliures françaises. Même si ce pays évoquait des souvenirs de captivité, on sait que, malgré sa francophobie déjà mentionnée, il eut l'occasion de revenir en France, comme, par exemple, en 1570 lorsqu'il fit partie de la suite qui accompagnait Elisabeth d'Autriche pour ses noces avec le roi de France Charles IX.

Par ailleurs, on peut supposer qu'il disposait d'agents à Paris et à Lyon qui ont pu se charger de l'achat de livres reliés pour son compte.

Malgré ces énigmes, un essai de classification a été entrepris, articulé autour de la date charnière de 1569, date à partir de laquelle le collier de l'Ordre de l'Annonciade entoure ses armoiries.

Parmi les reliures les plus sobres, on notera des ouvrages aux coins ornés, d'autres aux plats bordés de simples filets dorés, vraisemblablement originaires d'ateliers du Trentin ou du Val d'Aoste. Un autre groupe, très certainement romain, présente des reliures à encadrement de bandes entrelacées ou de doubles volutes, fers azurés et fond pointillé.

Une quatrième catégorie est constituée par des couvertures, le plus souvent en vélin avec un décor formé de paires d'écoinçons et d'un semis de fleurs de lys ou de quatre-feuilles, peut-être en provenance de Lyon.

Un groupe important de reliures, probablement commandées à Paris, illustre le célèbre type à la fanfare. On distinguera, même, à la suite d'Hobson des décors à la fanfare de type primitif (avant 1572) et des fanfares proprement dites (après 1572).

Un dernier ensemble de reliures, que j'ai placé tout à fait arbitrairement à la fin de cette classification, puisque chronologiquement il se situe au tout début de la collection de Jean-Frédéric de Madruce, se compose des livres acquis et décorés pendant sa captivité à Vincennes. Ce sont, pour la plupart, de riches décors à entrelacs sertis d'or sur un fond pointillé. L'ouvrage conservé à la bibliothèque de Nancy fait partie de ce groupe. A cette série, il conviendrait d'ajouter un somptueux volume aux armes du cardinal Cristoforo Madruzzo, certainement relié à Paris et dont tout laisse à penser que le commanditaire en fut Jean-Frédéric qui l'offrit à son oncle auquel il devait tant.

Artistiquement et historiquement, ces dernières (ou plutôt premières) reliures sont du plus grand intérêt. Le règne d'Henri II (1547-1559) constitue un véritable âge d'or pour la reliure française et, avant tout, pour la reliure parisienne, comme le montre encore l'exposition de la Bibliothèque nationale de France consacrée aux reliures royales de la Renaissance. Tous les historiens de la reliure s'accordent à reconnaître que l'art de la couverture des livres atteignit à cette époque et dans cette ville, capitale des métiers d'art et des métiers du luxe, une perfection rarement égalée.

Ce fut le résultat de la rencontre exceptionnelle entre des bibliophiles fortunés et exigeants et des artisans, relieurs et doreurs, particulièrement inventifs et talentueux. Si nous connaissons quelque peu la carrière et la production des plus célèbres, comme Jean Picard, Claude Picques, actif de 1545 à 1575 ou Gomar Estienne, relieur du roi de 1549 à 1559, la plupart restent anonymes. Ils nous sont seulement connus par des surnoms ou des dénominations forgés par les spécialistes qui ont étudié et recensé les fers utilisés pour les décors dorés, rapproché les particularités stylistiques des œuvres réalisées pour tel ou tel bibliophile pour regrouper des séries de reliures, repérer et identifier de la sorte les différents ateliers. On peut ainsi citer, par exemple, le "Pecking crow binder" qui utilisa le fameux fer à la corneille becquetant (1535-1550), l'atelier à l'Arc de Cupidon (vers 1550), l'atelier de "l'Esopo de Mahieu" (1555-1570), le dernier relieur de Grolier ou le relieur de Mansfeld.

Ce dernier, qui tient son nom de son client le plus célèbre, le comte Pierre-Ernest de Mansfeld, a travaillé de manière régulière pour son commanditaire incarcéré au donjon de Vincennes. Il est probable qu'il ne fut pas le seul relieur dans ce cas, tant il apparaît désormais que cette forteresse fut, dans les années 1554-1556, un lieu privilégié de passion bibliophilique et que s'y concentrèrent, à cette période, aussi bien du côté des géoliers que du côté des captifs, de fervents amateurs et des collectionneurs éclairés de riches reliures.

Ainsi, côté français, c'est le connétable Anne de Montmorency (1493-1567) qui veillait directement sur les détenus de haut rang issus des armées impériales. Sa réputation de bibliophile est établie, dans ses anciennes résidences de Chantilly et d'Ecouen sont conservés aujourd'hui de somptueux volumes, survivances de sa bibliothèque.

Il rendait fréquemment visite à ses otages, souvent accompagné, comme par exemple le 15 janvier 1544, par d'autres mécènes illustres tel le cardinal Charles de Lorraine et l'on se plaît à imaginer que la conversation porta plus sur leur fascination commune pour les couvertures décorées que sur le sort des armes.

Parmi les prisonniers, le plus renommé fut donc le comte Pierre-Ernest de Mansfeld (1517-1604), déjà cité. Au service de l'Empereur Charles-Quint depuis 1533, gouverneur du Luxembourg, il fut capturé en 1552 à Ivoix par les troupes d'Henri II, roi de France et incarcéré à Vincennes jusqu'en 1557, jusqu'au versement de la rançon réunie par Philippe II, roi d'Espagne et les Etats de Luxembourg.

Sur les conditions de sa détention, sévère mais cependant adaptée à son statut, nous sommes renseignés par le Journal de captivité qu'il tint de 1552 à 1554. Il fut ainsi autorisé à garder auprès de lui un valet de chambre, Jehan-Henri, un cuisinier, son fou de même qu'un lévrier et un perroquet. Jehan-Henri était, entre autres, chargé de procurer de la lecture au prisonnier et l'on suppose qu'il servit d'intermédiaire avec les libraires et les relieurs parisiens pour le compte de son maître.

Emile Van der Vekene, l'ancien conservateur de la Réserve précieuse de la Bibliothèque nationale de Luxembourg a consacré une étude à la vingtaine de reliures du comte de Mansfeld identifiées à ce jour. Caractéristique du style des ateliers parisiens de la Renaissance, leur décor, simple ou raffiné, se compose le plus souvent, comme la reliure de Madruzzo, d'arabesques et d'entrelacs sur un fond pointillé d'or avec des rehauts de cire, des tranches dorées et ciselées, au centre des deux plats les armoiries de Mansfeld entourées du collier de la Toison d'or, en haut des plats la devise personnelle " M [=Mansfeld] Force m'est trop " et en bas le nom de Mansfelt. Les analogies stylistiques entre les reliures

de Mansfeld et celle exécutées pour Madruzzo durant cette période ne s'arrêtent pas là et laissent supposer que les codétenus firent appel au(x) même(s) artiste(s).

Un autre pensionnaire de Vincennes est connu pour avoir cultivé cette passion. Il s'agit de Philippe de Croÿ (1526-1595), duc d'Arschot, marquis de Renty et prince de Chimay. Fait prisonnier en août 1553, il séjourna à Vincennes jusqu'à son évasion en mai 1556. Au moins trois reliures furent exécutées pour lui durant ces années, dont une seule est aujourd'hui localisée.

Cette attirance partagée par les détenus de Vincennes pour les fastueuses décorations n'est pas sans intriguer. Il est pour le moins curieux de voir des personnages, dont on pourrait imaginer que la première préoccupation était de réunir l'argent exigé pour leur rançon, rivaliser dans l'acquisition de somptueux ouvrages à leurs armes. Il faut, sans doute, y voir le résultat d'une émulation entre compagnons d'infortune et aussi la recherche d'un agréable dérivatif pour occuper leurs loisirs forcés.

D'ailleurs, une fois rendus à la liberté, leurs goûts divergèrent. Si Madruzzo continua à collectionner les beaux livres, il n'existe aucun témoignage de la bibliophilie de Mansfeld en dehors des années de captivité.

Il n'en demeure pas moins, pour en revenir à notre héros, Gian Federico Madruzzo, qu'immérgé dans un tel milieu de collectionneurs, influencé par des esthètes si raffinés, l'épisode de Vincennes fut pour lui une étape importante, un temps fort dans la naissance ou l'affirmation de sa passion bibliophilique.

Peut-être guidé par le comte de Mansfeld, déjà embastillé depuis deux ans et donc possible mentor, il put découvrir la richesse et la qualité des ateliers parisiens et faire exécuter cette série de reliures à décor d'entrelacs dont la bibliothèque de Nancy conserve un témoignage, témoignage d'autant plus précieux qu'il permet, en raison de ses caractéristiques originales, de compléter ou de nuancer les résultats des études déjà menées sur la collection de Madruzzo.

La première particularité de l'ouvrage nancéien tient à son format. Dans son livre, Francesco Malaguzzi insiste sur la nette prédominance des petits volumes, in-octavo ou in-16° dans la bibliothèque de Madruzzo. Ces petits formats aisément transportables constituaient en quelque sorte une bibliothèque portative adaptée aux fréquents déplacements d'un homme de guerre et courtisan voyageur. Or, la reliure nancéienne frappe par ses dimensions, il s'agit d'un in-folio de 35 cm de hauteur (qui tran-

che avec les 12, 7 cm du Berose, par exemple), ce qui infirme les conclusions de Malaguzzi sur le fait que les reliures acquises avant 1569 sont toutes des petits formats.

Peut-être convient-il de voir dans cette exception à la norme madruzienne la confirmation que l'Horloge des princes était un ouvrage indispensable pour l'éducation d'un courtisan au même titre que le Courtisan de Castiglione ou l'Homme de Cour de Baltasar Gracian un siècle plus tard.

La taille de l'ouvrage explique aussi certainement une autre spécificité de notre exemplaire, le type d'armoiries présent sur les plats se différencie des 6 types d'armoiries recensées par Malaguzzi. Sur le traité de Guevara, Gian Federico Madruzzo a, en effet, fait frapper ses grandes armes, avec l'écu timbré de trois heaumes couronnés et ornés de lambrequins avec pour cimier, en 1° : deux proboscides bandées d'azur et d'argent, en 2° : une aigle de sable, en 3° : un lion rampant d'or, soutenu d'un chapeau de tournoi de gueules retroussé d'argent.

Cette ostentation cadre bien, en tout cas, avec l'esprit qui devait animer les internés de Vincennes rivalisant dans la splendeur et la magnificence. Là encore, la similitude est frappante avec Mansfeld, pour lequel trois fers à dorer différents furent utilisés pour pousser ses armes, un groupe de reliures exécutées en 1555-1556 portant les grandes armoiries de Mansfeld avec casques et cimier.

Il subsiste une dernière question. Pourquoi cet ouvrage n'était-il pas identifié et recensé jusqu'à présent. La réponse réside, peut-être, dans son originalité, parce qu'en raison même de cette originalité, il eut un destin et un parcours atypiques.

Oeuvre traduite en français, recueil de grand format, ni livre de piété, ni classique de l'Antiquité - les deux grands domaines représentés dans le corpus madruzzien - notre exemplaire ne rejoignit pas la bibliothèque d'Issogne ni, a fortiori, celle de Rome mais très vraisemblablement le château de Beaufremont, à destination probablement de la lignée lorraine de la famille Madruzzo, à destination de Ferdinand qui se préparait à entrer au service du duc Charles III.

Il resterait encore à découvrir les vicissitudes que connut ce livre au moins pendant un siècle, entre 1636, date du démantèlement du château de Beaufremont sur ordre de Richelieu et 1740, date de son acquisition par Dom Remi Ceillier pour le prieuré de Flavigny. Ainsi, la boucle serait entièrement bouclée, nous ramenant à notre point de départ.

GENERALOGIE SIMPLIFIEE DE LA MAISON DE MADRUZZO

**Giovanni Gaudentio Madruzzo**  
(† 1550)  
∞ 1512

Eufemia de Spaurenberg

**René de Challant**, baron de Beaufremont  
(1504 ?-1565)  
∞ 1528

Mencia de Portugal-Bragance  
(† 1558)

**Philiberte de Challant**  
(1528-1578)  
∞ 1565

Joseph de Tomielle

**Isabelle de Challant**  
(1531-1596)

∞ 1557

**Gian Federico**  
(1531-1586)

**Ludovico**  
(1532-1600)

Giorgio

**Evêque de Trente**  
(1567-1600)

**Nicolo**  
(1507 ?-1572)  
∞ 1530

Elena de Lamberg

**Cristoforo**  
(1512-1578)  
**Evêque de Trente**  
(1539-1667)  
**Evêque de Bressanone**  
(1542-1578)

**Emanuele Renato**  
(1558-1614)  
∞ 1598

Philiberte de la Chambre

**Carlo Gaudentio**  
(1562-1629)  
**Evêque de Trente**  
(1600-1629)

Cristina

Elena

Margherita

Isabella

**Ferdinando**  
(† 1618)  
∞ 1603

Bonne de Livron  
(† 1623 ?)

Caterina

Eleonora

**Carlo Emanuele**  
(1599-1668)  
**Evêque de Trente**  
(1629-1658)

Charles-Henri  
(† 1830)

François  
(† 1619)

**Charlotte-Christienne**  
(† 1689)  
∞ 1621

Charles de Lenoncourt



*Reliure de l'Horloge des Princes*



*Armes des Jean-Frédéric de Madruce  
au centre de la reliure*



*Blason des Madruce*